

Robert Hirsch hospitalisé



Le comédien Robert Hirsch, 82 ans, l'un des monstres sacrés du théâtre français, a été victime d'un accident cardiovasculaire à l'issue d'une représentation, à Nice, où il jouait *le Gardien*, pièce d'Harold Pinter, qui a valu au comédien un Molière en 2007.

Robert Hirsch a été transféré dans la journée d'hier au Centre cardiothoracique de Monaco pour une éventuelle intervention chirurgicale. « Il est conscient, les médecins lui font tous les examens nécessaires avant de le transférer », a précisé son entourage.

R1---

Cinéma L'heure de Cotillard ?

Simon Casas : « La tauromachie est idéale pour une quête identitaire »

ENTRETIEN

→ Simon Casas, est l'auteur de "L'Envers de la cape" et directeur des arènes de Nîmes

Pourquoi qualifier de roman ce qui n'en relève pas ?
C'est un choix de l'éditeur. Mais on y trouve des choses ancrées dans le réel comme dans l'imaginaire. Après, certaines conversations que l'on retrouve dans le livre, entre Talavante (*un torero, ndr*) et son apoderado, par exemple, sont inventées. Mais ça se greffe toujours sur une réalité, elle-même romanesque. Être un torero juif comme j'ai pu l'être, ça n'arrive pas à tout le monde, non ?

Comment est né ce texte ?
À l'origine, il y a quelques textes écrits pour mes *Carnets de voyages* (qui paraissent sur le site arenedenimes.com, ndr). Mais je voulais faire sortir mon "toro identitaire" du toril. Parce que c'est le moteur de ma vie,

« La tauromachie reste une source d'inspiration universelle »

d'ailleurs parfaitement encadré par la tauromachie. Ma relation à la mort, à la vie, au destin, à la fantaisie, à la beauté : tous ces thèmes se retrouvent, et dans ma quête identitaire, et dans la tauromachie.

Vous signez d'ailleurs ce livre de votre vrai nom et de votre pseudonyme, soit Simon Domb pseudo Casas...

Oui. Cette obsession identitaire d'être quelqu'un, elle appartient, je crois, à tous les toreros. Leur nom n'est-il pas inscrit partout, sur tous les objets cultes du torero, de la cape à sa timbale d'argent, en passant par les af-



Casas : « J'écris le matin, très tôt, (...) j'écris au désir. » Photo D. QUET

fiches bien sûr ? La tauromachie est le terrain idéal pour une quête identitaire.

Vous écrivez quand ? Où ? Et comment ?

J'ai une vie très agitée, une activité professionnelle extrême, j'habite dans deux pays, j'ai deux enfants... Mais j'ai besoin d'écrire. Alors j'écris le matin, très tôt, il fait encore nuit. Là, je suis vraiment "ailleurs", dans la clarté que me révèle la nuit. En fait, dans la journée, j'en fais trop, donc, je ne vois rien (*rires*). Sinon, j'écris au désir. Le premier jet est une jouissance, je me laisse aller. Après, je peux corriger la même page trente ou quarante fois. C'est de l'exigence mais, là encore, pour moi,

l'exigence est un plaisir, pas une souffrance.

Parmi les nombreux personnages de votre livre, certains occupent une place particulière. Le torero José Tomas notamment...

C'est le torero le plus important que j'ai vu de ma vie et je vois des corridas depuis la fin des années 1950. Il allie le plus fort engagement (plus que Manolete disent ceux qui ont vu ce dernier toréer) aux fondamentaux de la technique et de l'esthétique. Car il n'est jamais dans la transgression. Des jeunes toreros comme Sébastien Castella et Talavante savent que ce torero-là est l'accomplissement de ce qu'ils recherchent. J'ai donc imaginé une course

délirante de ces deux jeunes derrière cette perfection. Et Tomas, alors retiré, revient dans l'arène parce qu'il ne veut pas se laisser rattraper. Là où la réalité rejoint la fiction, c'est que j'ai d'abord écrit ça dans mes *Carnets de voyage*, avant que Tomas ne sorte effectivement de sa retraite. Je mêle aussi propos réels et phrases inventées quand je fais parler Javier Conde. Ce torero est un grand artiste, mais lui, il s'exprime dans le baroque et l'extravagance.

D'Alain Montcouquiol (1) aussi, vous parlez beaucoup...

Sa présence signifie tout. Nous avons une histoire commune qui a créé une histoire communautaire. Quand je me balade dans Madrid, où je vis, toujours je nous revois, Alain et moi, dans ces mêmes rues, pauvres et rêvant d'écriture, déjà. Alain et moi avons inventé la tauromachie française. Ça existait avant mais c'était une importation, on disait qu'il fallait avoir du sang espagnol pour toréer. Donc Alain est là, dans ce livre, puisque quand je parle de tauromachie, je ne peux que parler d'Alain. Je sens son ombre, toujours, je mourrai avec lui. Avec lui, c'est drôle, on se rencontre toujours alors que jamais, jamais on ne se donne rendez-vous.

Qu'allez-vous écrire désormais ?

Ce livre est un livre-passerelle. J'avais déjà publié des textes tauromachiques, là, je suis allé voir l'envers des capes. Donc, je vais continuer, c'est sûr, car la dernière partie de ma vie sera très largement consacrée à l'écriture. Mais sur des textes où, peut-être, le mot *toro* n'apparaîtra jamais. Même si la tauromachie reste une source d'inspiration universelle. ●

Propos recueillis par Vincent COSTE

► (1) Auteur de "Recouvre-le de lumière", torero et frère de Nimeño II, premier matador français majeur.

CHAPITRES

Entre ombres et lumière

L'Envers de la cape un roman ? Voire... Il ne faut pas toujours croire ce qui peut être écrit sur une couverture. Avec son premier ouvrage, le recueil de chroniques *Tâche d'encre et de sang*, Simon Casas relatait avec un lyrisme réjouissant la saison taurine 2002-2003. Dans *L'Envers de la cape*, ainsi qu'il le reconnaît ci-contre, il ne se lâche pas complètement. Comprendre : il reste encore les deux pieds dans l'univers tauromachique et il ne signe pas une fiction classique. Non, ici, l'ex-torero devenu apoderado et



organisateur de spectacles taurins, un des plus puissants et influents du marché, oscille entre souvenirs intimes et échappées oniriques, réflexions personnelles et déambulations rêveuses. Et de convier le lecteur à une balade entre ombres (celles des nombreux morts qui hantent ces pages) et lumière, la lumière de l'arène et des costumes que portent les hommes qui y combattent des toros. Mais reste avant tout ce nom qui s'écrit au dos des capes, ce nom qui marque une identité. Et l'identité, ou plutôt la quête identitaire, ça reste la grande affaire de la vie de ce Français, fils de juif polonais et de mère séfarade née en Turquie, et qui a toréé et vit encore sous pseudonyme espagnol. L'affaire de sa vie, oui, et le sujet principal de son livre.

V. C.

- "L'Envers de la cape", Fayard, 182 pages, 17 €

CATALOGNE

Perpignan, capitale culturelle

La ville de Perpignan vient de succéder pour un an, à Lérیدا (Espagne) comme capitale culturelle de la Catalogne. Une soixantaine d'expositions, onze débats, quatre cents spectacles permettront de montrer que la culture catalane de Perpignan « ne se limite pas à une vision folklorique », qu'elle reçoit des apports universels tout en revendiquant ses apports à tous : Picasso, Dalí, Maillol, Jean Capdeville...

Les travaux des artistes et penseurs d'exception liés à Perpignan seront présentés tout au long de cette année, placée par la ville sous le thème de la Paix. L'œuvre de l'abbé Oliba, initiateur de la "trêve de Dieu" en 1022, du rabbin Al Meiri, penseur de la tolérance au XIII^e siècle, de Pau Casals, exilé du franquisme longtemps établi à Prades, et de Walter Benjamin, penseur juif allemand mort à Port-Bou en fuyant les nazis, figureront en bonne place.

Moustaki, inlassable utopique

SCÈNE

Béret de laine sur la tête qui lui donne un air de famille avec l'Abbé Pierre, il arrive incognito au *Palau de la Musica*, le palais de la musique, situé dans le vieux Barcelone.

Lui non plus n'est pas tout jeune. Quand Georges Moustaki marche, il traîne avec son ombre des refrains qui ont fait les grands noms de la chanson française : *Milord* et *la Dame brune* lui collent à la peau aussi fidèlement que *le Métèque*.

Sa démarche est lente et pas toujours sûre, sa voix, parfois tremblante, semble fatiguée... A 73 ans, il est le dernier, avec « *Azna* », de toute une génération à revenir, encore et toujours, sur scène, et à y prendre plaisir : « *C'est comme si j'étais pris dans une spirale. Je n'ai pas eu de passage à vide, je n'ai pas eu à reconquérir le public, et je ne sais par quel miracle l'aventure se poursuit...* »

Alors il continue. Son prochain album, avec neuf nouveaux titres et beaucoup de rencontres, doit sortir au prin-

temps. En attendant, il prolonge son histoire avec le public par des concerts réguliers.

Moustaki, inlassable, remplit des salles, et 70 % des dates trouvent écho à l'étranger. Jeudi dernier, le métèque avait rendez-vous dans la capitale catalane. De l'autre côté des Pyrénées, il est devenu célèbre il y a plus de trente ans, parce qu'un jour, après avoir été interdit - du moins malvenu - sur la péninsule ibérique au temps de Franco, il a chanté « *la liberté ne se disait plus en espagnol* ».

Depuis, il est un symbole pour les Catalans qui lui témoignent à chacune de ses apparitions une énorme reconnaissance. « *C'est une longue histoire. Dès mon premier concert avec Paco Ibanez, il y eut entre moi et eux comme une connivence, bien plus forte qu'une relation chanteur-spectateurs.* »

Moustaki exerce sur ce public, toutes générations confondues, un tel enchantement que certains acceptent des places situées derrière la scène, et de ne voir, le temps d'un concert, guère plus que ses cheveux blancs... Les refrains sont re-

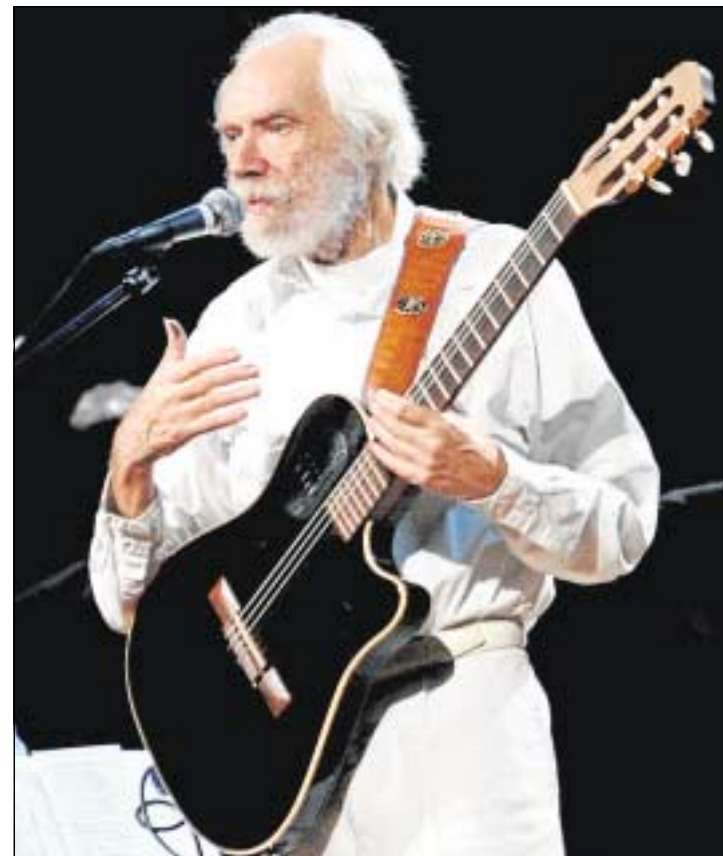
pris en chœur et les ovations n'ont pas de fin. Georges Moustaki alterne avec ses succès d'antan et ses nouvelles chansons, rend hommage à ses copains de guitare, Georges (Brassens) le maître, Henri, Maxime et les autres. Il chante aussi l'inconsolable qu'il est aujourd'hui devenu...

Mais ce pilier de la chanson française reste avant tout poète et éternel utopique, celui qui répète que « *tout peut changer un jour* » et qui ne désespère pas de déclarer « *l'état de bonheur permanent* ». Comme ce soir-là.

Le lendemain, *La Vanguardia* écrivait à propos de ce concert annoncé *completo* depuis des lustres - et au Palau les lustres valent bien ceux de Versailles : « *L'émotion était trop forte et, soudain, le monument se mit à trembler.* » Mais qui, du lieu ou de l'homme, était-il le véritable monument ce jour-là ? ●

De Barcelone, Agathe BEAUDOUIN

► En concert à La Cigalière, à Sérignan, le dimanche 30 mars.



Georges Moustaki, en « état de bonheur permanent ». Ph. Michel PIEYRE